

nairé invitaient leurs compatriotes à réprimer les efforts des séditieux qui voulaient plonger leur patrie dans l'abîme.

AU 15 juin, jour fixé pour l'ouverture de la Junte extraordinaire, il n'y avait à Bayonne que quatre-vingt-six députés; il ne devait pas y en arriver davantage. Quelques-uns, comme le vertueux évêque d'Orense, regardant cette convocation comme illégale dans sa forme et dans son objet, refusèrent de s'y rendre. D'autres s'arrêtèrent en chemin ou furent retenus dans leurs foyers par l'insurrection. De ce nombre furent les députés de la Galice, le bailli Antonio de Valdès qui, au contraire, présida la Junte insurrectionnelle de Léon, l'archevêque de Laodicée qui présida celle de Castille, et plusieurs autres.

Néanmoins l'assemblée s'ouvrit au jour marqué. Don Miguel-Josef de Azanza en fut le président, et don Mariano-Luiz de Ur-

quijo secrétaire. Ce serait sans doute un abus de la parole, que de comparer un pareil rassemblement à ces assemblées augustes d'un pays dont les membres, appelés à voter constitutionnellement, n'ont que deux guides à suivre, leur conscience et la patrie. Mais il est de vérité que les membres de la Junte extraordinaire de Bayonne purent émettre leurs opinions avec la plus entière liberté. On leur lut un projet de constitution envoyé par l'Empereur. Deux commissions furent nommées pour présenter les modifications qui seraient jugées convenables. Le duc de l'Infantado, appuyé par le duc d'Osuna et par le marquis de Santa-Cruz, défendit la splendeur de la haute noblesse attaquée par les restrictions proposées au régime du majorat. Le père Miguel de Acevedo, général des Franciscains, demanda la conservation des ordres religieux. L'inquisition elle-même eut un avocat dans la personne de don Raymundo Etenhard y Salinas. Après onze sessions, la constitution fut achevée. Le Roi et les députés jurèrent

sur l'Évangile, l'un de gouverner l'État suivant la constitution, les autres d'être fidèles au Roi.

Lorsque quatre-vingt-six citoyens choisis dans l'élite d'une nation, et animés de sentimens religieux, proféraient sur l'Évangile un serment solennel, sans doute il n'y avait pas de restriction mentale. La plupart d'entre eux n'avaient pas, il est vrai, retiré leur affection et leur respect à la race des anciens rois. La politique déloyale qui avait enlevé le sceptre à Ferdinand, leur faisait horreur; mais c'était sans eux et malgré eux que la dynastie avait été changée. On ne leur demandait pas de sanctionner des droits qu'on jugeait assez colorés par les traités, assez garantis par la force. Leur tâche était seulement de faire tourner au bien du pays, les changemens opérés par la force. La nouvelle dynastie leur promettait la paix, et plus de considération de la part de la France. Le vasselage déguisé sous le nom d'alliance offensive et défensive à perpétuité sur terre et sur mer,

n'était que la continuation de la politique du siècle qui venait de s'écouler, et l'on pouvait espérer avec la dynastie du frère aîné de l'Empereur, plus de considération qu'on n'en avait obtenu sous le règne des Bourbons. Tout imparfaite que fût la constitution de Bayonne, surtout dans les garanties offertes à la liberté civile, c'était un pas énorme dans la carrière des améliorations. Elle établissait l'égalité devant la loi, la publicité de procédure en matière criminelle, la distinction des pouvoirs sociaux. Les cortès devaient se rassembler tous les trois ans; elles étaient peu nombreuses, et leurs attributions restaient dans le vague; mais on sait avec quelle rapidité grandissent les assemblées qui, émanées du peuple directement ou indirectement, prétendent à l'honneur de le représenter. L'Empereur avait évité d'aborder certaines questions délicates, telles que les franchises ecclésiastiques, les ordres religieux, les privilèges des provinces Basques. On n'était pas tout espoir aux mécontents. Le dernier ar-

ticle de la constitution portait qu'elle serait revisée en cortès, après que douze ans d'épreuve auraient révélé ses imperfections principales.

Dans l'espoir que concevaient les Espagnols à Bayonne, entraient pour beaucoup le caractère modéré et le bon esprit qu'on remarqua en Joseph, aussitôt qu'on le vit. Ces qualités personnelles du prince sont de peu d'importance dans les pays où les actes généraux du pouvoir sont forcément l'expression de la volonté de tous; elles sont la circonstance principale là où le prince peut tout ce qu'il veut. On ne douta pas que la présence du nouveau Roi, au milieu de ses sujets, ne conciliât tous les intérêts et ne rétablît la paix publique, sans qu'il fût besoin d'employer la force des armes. Ce n'était pas seulement dans des discours d'apparat que ces espérances étaient étalées, elles étaient exprimées avec énergie dans l'épanchement de l'amitié par ceux même qui s'étaient montrés

les plus dévoués serviteurs de Ferdinand; leurs correspondances en font foi.

Et comme s'il eût fallu qu'aucun suffrage n'échappât à Joseph, Ferdinand rompit volontairement le silence de sa retraite de Valençay pour lui exprimer, au nom de son frère, de son oncle et au sien, la satisfaction qu'il éprouvait en voyant à la tête de la nation espagnole un monarque si propre par ses vertus à la rendre heureuse. Dans le même temps l'armée du marquis de La Romana, campée dans une île de la mer Baltique, faisait éclater par l'organe de son chef l'hommage de son entière soumission et de son inviolable attachement envers le frère du grand Napoléon.

Accepté par les classes élevées de la nation, complimenté par son compétiteur, assuré d'être reconnu par toutes les puissances du continent, aussitôt que son avènement au trône leur aurait été notifié, Joseph Bonaparte réunissait toutes les conditions qui font les rois légitimes, à l'exception d'une seule sans laquelle

toutes les autres sont moins que rien. Le peuple espagnol repoussait en lui le présent de l'étranger, le produit de la perfidie, l'image vivante d'une insulte irréparable. A quoi servait de dérouler le tableau des biens que présageait le nouveau règne? Vainement eût-on essayé de prouver à un peuple qu'il peut gagner à être envahi par un peuple plus civilisé. Il n'est pas possible de faire du bien aux nations malgré elles.

LOUIS XIV avait conseillé au duc d'Anjou de tenir les Français dans l'ordre. De même, en prenant la cocarde rouge, Joseph devint Espagnol. Il ne conserva dans sa maison qu'un petit nombre des Français qui avaient suivi sa fortune dans le royaume de Naples. Il n'y en eut d'abord qu'un seul, le général Saligny, duc de San-Germano, qui occupât un emploi éminent, et celui-là était marié à la sœur de la Reine. Les ducs de l'Infantado, del Parque, de Hajar, le prince de Castel-Franco, le marquis d'Ariza, le comte de

Fernan Nuñez et d'autres grands noms de la monarchie furent revêtus des dignités de la nouvelle cour. Quelques-uns n'avaient rien demandé ; tous acceptèrent avec reconnaissance ce qui leur fut offert. Joseph s'appliqua à combler de plus de marques d'estime et de faveur ceux que son frère avait le plus maltraités. C'est à ce titre que don Pedro Cevallos, l'un des principaux conseillers de Ferdinand, conserva le département des affaires étrangères. On voyait avec lui dans le ministère don Josef Mazaredo, le plus illustre marin de l'Espagne ; don Gonzalo O'Farril, l'élève des Orelli, des Ventura Caro, des Ricardos, et que l'armée désignait comme devant les remplacer, si l'Espagne entrait dans une guerre avec des moyens dignes de sa puissance ; le comte de Cabarrus, fondateur du crédit en Espagne, et à qui un terrible adversaire (Mirabeau) reconnaissait de vastes talens et un coup d'œil d'aigle ; don Miguel-Josef de Azanza, honoré par quarante ans de vertus publiques et de services rendus à l'État dans plus d'une carrière ;

don Mariano-Luiz de Urquijo, zéléateur avoué de ces principes démocratiques qui, lorsqu'ils s'allient à la chaleur de sentiment et à l'esprit éclairé, dénotent presque toujours une âme élevée. Ces hommes étaient les premiers dans l'opinion de leurs concitoyens. Presque tous avaient eu à souffrir de Godoy. Il y avait encore en Espagne une plus illustre victime de cet ignoble despotisme : c'était l'illustre auteur de la loi agraire, l'homme d'Espagne dont le nom était le plus européen. Le Roi nomma don Gaspar Melchior de Jovellanos son ministre de grâce et justice, sans l'avoir vu et sans savoir s'il accepterait cet emploi.

PEUT-ÊTRE il eût été convenable que Joseph attendit à Bayonne l'effet des proclamations qu'il adressait coup sur coup à la nation espagnole. L'Empereur exigea qu'il allât à Madrid, croyant aussi que sa présence suffirait pour dissoudre les rassemblemens des rebelles. Joseph entra en Espagne au milieu des députés.

de la Junte extraordinaire qui lui servaient de cortége ; il voyagea à petites journées ; les hommages officiels ne lui manquèrent pas. Dès qu'il eut passé la Bidassoa, ce ne fut, dans toutes les villes, que sermens prêtés par ceux que les commandans français forçaient à faire montre de soumission, et harangues étudiées par ceux qui les prononçaient, de manière à exprimer assez pour contenter le harangué, et pas assez pour compromettre les harangueurs. Partout le peuple fut morne et silencieux. Le mauvais état des affaires dans le nord de l'Espagne ajoutait, à l'aversion qu'on avait pour le nouveau Roi, l'espoir de le voir retourner en France plus vite qu'il n'en était venu. C'était le moment où Blake et Cuesta réunis marchaient à grands pas dans la terre de Campos, pour livrer bataille à l'armée du maréchal Bessières, infiniment moins nombreuse que la leur.

Dans cet état de crise, il était incertain si Joseph achèverait, sans coup férir, le voyage

qu'on s'était trop hâté de lui faire entreprendre. Ce prince reçut à Burgos la nouvelle de la victoire de Rio-Seco; dès-lors les chemins lui furent aplanis. Il fit le 20 juillet une entrée solennelle dans la capitale; les magistrats allèrent au-devant du monarque en habit de cérémonie; les maisons sur son passage furent tapissées de riches tentures, les oreilles étaient assourdies du carillon monotone des cloches qu'interrompait par intervalle le son plus bruyant du canon. Mais les cœurs étaient serrés, les bouches étaient muettes; quelle différence de cet accueil morne et silencieux aux transports d'allégresse qui éclatèrent dans la même ville à l'entrée de Ferdinand! Cette fois une foule de citoyens indépendans se cachaient dans leurs maisons pour ne pas apercevoir l'intrus. La curiosité n'avait attiré dans la rue et aux fenêtres qu'un petit nombre d'habitans; Joseph eût pu demander comme cet archiduc d'Autriche que les armées de l'étranger avaient aussi conduit à Madrid un siècle auparavant :

« Suis-je dans une capitale ou dans un désert ? »

Aussitôt après l'entrée du Roi à Madrid, on répandit d'abondantes aumônes dans la classe indigente; l'arène des combats de taureaux, fermée depuis trois ans par une ordonnance de Charles IV, fut rouverte, et les Espagnols jouirent avec délices d'un spectacle pour lequel ils sont passionnés. Le Roi reçut les hommages plus ou moins empressés de ceux à qui leur naissance ou leurs emplois donnaient le droit de lui faire leur cour. Le seul conseil de Castille, après avoir temporisé, louvoyé avec la force, refusa le serment de fidélité que lui-même avait prescrit implicitement à la nation, en promulguant dans la forme de lois les actes postérieurs au changement de dynastie, et traça par-là la règle de conduite que devait suivre le corps considérable et honoré des Togados.

LE 26, Joseph Napoléon fut proclamé roi pour Castille et Aragon, en levant les éten-

dards, suivant les anciennes coutumes de la monarchie. A cette occasion, on jeta de l'argent au peuple. Il était d'usage que la monnaie distribuée de cette manière fût marquée au coin du nouveau Roi. La multitude s'étonna d'y voir l'effigie d'un roi Bourbon.

On eût dit qu'aucun établissement stable ne devait signaler le règne nouveau. Amené à Madrid par le flux de la victoire, il était tout naturel que Joseph s'en éloignât par le reflux d'une défaite. N'ayant pas de racine dans les institutions du pays, dans les affections du peuple, son existence royale dépendait des chances toujours incertaines de la guerre. Nous avons dit comment on la conduisait dans le nord de l'Espagne; voyons maintenant à quelles chances elle était sujette dans le midi.

CHAQUE courrier apportait à Madrid l'avis d'un nouveau soulèvement. Les soldats espagnols, composant la garnison de cette capitale, abandonnèrent leurs drapeaux pour rejoindre

les insurgés ; et n'eût été le désarmement des habitans, les préparatifs de défense au Retiro et la présence de vingt mille Français, les habitans de Madrid, qui avaient donné le premier signal de l'indignation, n'auraient pas manqué de suivre l'exemple que donnaient les provinces. L'opposition populaire était nourrie par la lutte entre la Junte de gouvernement, organe forcé du lieutenant-général du royaume, et le conseil de Castille, conservateur des lois de la monarchie ; et dans la marche des opérations militaires aucun événement décisif ne tranchait la difficulté. Elles étaient conduites avec langueur par l'effet d'une circonstance particulière. Après le départ de l'expédition de Valence, le grand-duc fut atteint d'une colique rhumatismale qui, pendant l'été de 1808, fit beaucoup de ravages dans les hôpitaux de l'armée française et que les médecins militaires ont appelée colique de Madrid. Cette maladie douloureuse déprima son moral au point de le rendre incapable du comman-

dement. Les affaires s'en ressentirent. Les prêtres espagnols auraient bien voulu que le doigt de Dieu se marquât sur celui qu'ils appelaient le bourreau du 2 mai. Murat ne mourut pas ; mais il fut obligé de se faire transporter en France pour se guérir. Le général Savary, duc de Rovigo, arriva à Madrid le 15 juin pour diriger les opérations, en attendant l'arrivée du roi Joseph. Son nom n'était pas inconnu dans la carrière des armes. Il avait fait son apprentissage dans cette vieille armée du Rhin, dont les chefs ont fait école. Premier aide-de-camp de Desaix, en Égypte et en Italie, le général Bonaparte l'avait recueilli à Marengo, comme un pupille abandonné. Dans la campagne de 1807, la faveur de l'Empereur l'ayant porté de plein saut au commandement en chef, il sut à la fois ployer à l'obéissance des subordonnés indociles et battre les Russes à Ostrolenka. Cependant cette victoire n'avait pas suffi pour donner à Savary une réputation de général d'armée, et l'Empereur l'employant habituellement à un

genre de service tout différent, ses ennemis et ceux qui ne le connaissaient pas profitèrent de la défaveur que ce genre de service pouvait jeter sur son caractère, pour dénigrer un choix qui trouva également des improbateurs parmi les principaux officiers de l'armée. Quant aux Espagnols, ils ne connaissaient Savary que pour l'avoir vu remplir, deux mois auparavant, la mission de Madrid.

Cependant, dès son arrivée au commandement, Savary jeta sur sa position ce coup d'œil pénétrant qui, ne s'arrêtant pas à la surface des choses, fait découler des faits connus de tous, des conséquences que personne ne pense à prévoir. « Il ne s'agit plus ici, écrivit-
» il à l'Empereur, de mécontents à comprimer,
» de révoltés à punir. Si l'arrivée du roi ne pa-
» cifie pas le pays, nous aurons à soutenir une
» guerre régulière avec les troupes, et une
» guerre de brigandage avec la population. La
» méthode de patrouiller avec des divisions
» dans toutes les provinces, avant d'en avoir

» fini avec l'Aragon et la Catalogne, est propre
» à amener des échecs partiels qui donneraient
» de la consistance à l'insurrection. Il faut que
» Votre Majesté s'en occupe sérieusement et
» nous prépare un surcroît de moyens. Nous
» perdons quatre cents hommes par mois, seu-
» lement dans les hôpitaux. Notre armée ne
» peut être comparée en rien à l'armée d'Al-
» lemagne. Tout a été calculé d'après la tour-
» nure que l'on croyait que les événemens pren-
» draient, et non d'après la position dans laquelle
» on se trouve aujourd'hui. Il en résulte que
» plusieurs bataillons n'ont pas quatre officiers,
» que toute la cavalerie devient une infirmerie
» générale. La foule de jeunes gens présomp-
» tueux et avides d'avancement ne fait qu'ac-
» croître nos embarras. Il faut vraiment être
» chargé d'une grande besogne comme celle-ci,
» pour savoir mettre une juste différence entre
» les jeunes gens chamarrés d'ordres et de
» graines d'épinard et un bon officier, ancien
» sergent ou adjudant, qui a traversé la révo-

» lution, n'ayant pour lui que sa capacité et
» son devoir. »

L'Empereur, portant une attention plus sérieuse à ce qui se passait plus près de la France, avait désiré, ainsi que nous l'avons déjà dit ailleurs, que des colonnes mobiles partissent de Madrid pour prendre à revers l'insurrection du nord de l'Espagne. Il avait même chargé son armée du Midi de faire un détachement pour soumettre Sarraçoce ; mais le facile succès de Cabezon donna lieu à contremander le mouvement, et on se flatta à Bayonne de pacifier l'Aragon avec les troupes et le matériel que le général Verdier réunissait dans cette province. Libre de soins de ce côté, le duc de Rovigo se hâta de rouvrir la communication avec le corps expéditionnaire d'Andalousie. Le général Vedel, commandant la deuxième division du corps de la Gironde, fut chargé de conduire au général Dupont les renforts destinés pour les divisions Barbou et Frésia, et après avoir communiqué, de garder

le passage de la Sierra-Morena et de maintenir la Manche dans l'état de tranquillité. La division Frère, troisième de ce corps d'armée, revenue de Ségovie où on l'avait envoyée rétablir la tranquillité, reçut l'ordre de prendre position à Madrilejos. Pendant ce temps et dans l'attente où l'on était de ce qui se passerait à Valence, le général de brigade Auguste de Caulaincourt fut envoyé à Tarancon, au-delà du Tage, pour couvrir Madrid de ce côté, avec le cinquième régiment provisoire d'infanterie de la division Gobert et deux de cavalerie.

VEDEL partit de Tolède le 19 juin avec sa division, forte de cinq à six mille combattans, douze pièces de canon et sept cents chevaux aux ordres du général de brigade Bousard, et conduisant avec lui une provision de biscuits. Il rallia dans sa marche les détachemens des généraux Roize et Liger-Belair. Le général répandit avec profusion les proclamations du nouveau gouvernement. Toutes rassurantes

qu'elles étaient, elles n'inspiraient pas assez de confiance pour faire rester les habitans dans leurs maisons. Le plus grand nombre s'enfuyait pour se mettre à l'abri des troupes françaises. La chaleur et l'usage immodéré du bon vin de la Manche firent rester en arrière des traîneurs, qui furent assassinés.

Sept mille hommes de bonnes troupes ne devaient pas rencontrer d'obstacles dans les plaines ouvertes de la Manche. Les ennemis l'attendaient dans la Sierra-Morena. Il y a là au-dessus du col principal Puerto del Rey, un passage étroit où les rochers rapprochant leurs sommets semblent prêts à former une voûte sur la tête du voyageur. On l'appelle *Despeña-Perros* ¹. Le lieutenant-colonel espagnol Valdecanos qui, du temps de Charles IV, faisait,

¹ Le nom de *Despeña Perros* signifie textuellement *précipite du haut des rochers en bas les chiens*. Il y a, en espagnol, une énergie et une brièveté d'expression que le Français ne peut rendre que par une cir-

avec un détachement de troupes de ligne, la police de ces montagnes, avait, pour les défendre, réuni à ce détachement les contrebandiers et les vagabonds auxquels il donnait la chasse, et des paysans absens de leurs foyers. Contrebandiers et paysans se levaient à la voix de la patrie, et ne connaissaient que les Français pour ennemis. Il avait mis en batterie six canons pour défendre le passage. Le mur d'appui qui borde le précipice était renversé sur la route, qui d'ailleurs était barrée avec des troncs d'arbre et des blocs de rocher.

Les troupes françaises arrivèrent le 26, à neuf heures du matin, devant le Despeña-Perros. A l'instant même le défilé fut forcé et le canon pris. Les Français eurent dix-sept hommes tués ou blessés. Le lendemain Vedel ren-

conlocution sans grâce. Avant que la route, entreprise, en 1779, par le Français Charles Lemaur, sous l'administration de Florida-Blanca, eût été faite, le passage laissait à peine place pour le pied des mulets.

contra , près la Caroline , une colonne de douze cents hommes que le général Dupont envoyait sous les ordres du chef de frégate Baste , le même qui avait fait le détachement de Jaën , pour nettoyer la Sierra-Morena. Ainsi , la jonction était opérée. Après un mois de communication interceptée , Dupont reçut l'ordre de suspendre les opérations offensives , sans toutefois repasser la Sierra-Morena , afin de pouvoir les reprendre dès que Sarragoce et Valence auraient ouvert leurs portes. On comptait que la soumission de Sarragoce donnerait la facilité d'envoyer des renforts en Andalousie , et que la prise de Valence permettrait de porter sur Grenade le corps du maréchal Moncey , pour y opérer une diversion favorable.

CETTE promesse était subordonnée à des événemens dont il était impossible de prévoir l'issue. Depuis que le maréchal Moncey était parti de Valence , on n'avait rien appris de son corps d'armée. Il avait emporté peu de munitions , et

peut-être étaient-elles déjà consommées. Les nouvelles fâcheuses qu'on recevait de Catalogne faisaient craindre que la division Chabran n'eût pas pu arriver dans le royaume de Valence. On savait que la province de Cuenca avait à peine attendu, pour se soulever, que le corps du maréchal eût achevé de défiler. Un détachement de deux cents Français, qui venait derrière, avait été fait prisonnier. L'intendant et le corrégidor, en voulant s'opposer à la fougue imprudente de la multitude, avaient été injuriés et maltraités. Les paysans étaient accourus de la montagne, et on assurait qu'ils formaient un rassemblement considérable.

On fit marcher contre eux la brigade stationnée à Tarancon; elle se présenta le 3 juillet, à quatre heures du soir, devant Cuenca. Quelques paysans sans chefs, trop confians dans les difficultés que présentent les bords escarpés du Xucar, et dans le parti qu'ils espéraient tirer de deux mauvaises pièces de canon, osèrent attendre l'ennemi. La cavalerie fran-

çaise courut à eux; on prit leur canon, on en sabra un bon nombre, et le reste se dispersa en jetant les fusils. La ville abandonnée par ses habitans, et que personne ne défendait, reçut des obus et des boulets, et fut ensuite mise au pillage.

D'AUTRES troupes marchèrent à la recherche du maréchal Moncey. Ce fut la division Frère. L'Empereur avait ordonné qu'on la portât à San-Clemente, jugeant, d'après l'inspection de la carte, qu'elle serait, dans ce point intermédiaire, également à portée de protéger l'expédition de Valence et le corps d'Andalousie.

Le général Frère prit, pour se rendre à Valence, le chemin que le maréchal avait suivi. Il apprit le 5 juillet, à Requeña, la non réussite de l'attaque de Valence. Les insurgés l'attendaient à la position de Cabrillas. Qu'eût-il été y chercher? Il ne pouvait pas espérer d'enlever, avec trois mille combattans, une ville contre laquelle six mille venaient d'échouer.

Frère revint sur ses pas. Il reçut à Yniesta une lettre du maréchal Moncey qui avait aussi repassé les montagnes. Le maréchal , après avoir fait prendre deux jours de repos à ses troupes à Albacète , jugeait prudent d'abandonner ce pays ouvert de toute part , et de concentrer les troupes à San-Clemente , pour de-là prendre langue , renvoyer les blessés et les éclopés à Madrid , refaire l'artillerie et les munitions , et combiner une nouvelle attaque de Valence avec plus de troupes et plus de matériel.

Mais il n'y avait pas lieu pour le moment à retourner à Valence ; puisqu'on ne l'avait pas enlevée au premier coup de collier , vingt mille soldats de plus n'y pouvaient rien. Ce n'était plus une affaire d'hommes , c'était une affaire d'artillerie. Le duc de Rovigo rappela à Madrid Frère et Caulaincourt. Il ordonna au maréchal Moncey de rester à San-Clemente.

Ce fut une scandaleuse monstruosité dans une monarchie militaire , que de voir le doyen

des maréchaux d'empire commandé par un général de division. Quand on avait envoyé Moncey conquérir le royaume de Valence à la tête d'un corps disproportionné, quant au nombre, non moins avec sa dignité de maréchal, qu'avec l'objet qu'il avait à remplir, son dévouement à l'Empereur ne lui avait pas permis de hasarder une simple observation. Mais il eût manqué à sa dignité en reconnaissant une autorité de tous points illégale. Il avait cru la position de San-Clemente bonne à occuper avec ses troupes réunies à celle du général Frère et du général Caulaincourt. Réduit à la division Musnier de six mille hommes fatigués, démoralisés, il prit le parti de ramener les troupes sur le Tage en passant par Quintana de la Orden et Ocaña.

Il arriva par le concours des événemens que ce mouvement rétrograde, qui n'avait pas été prescrit, rentrait parfaitement dans le système général d'opérations. En effet, l'armée de Galice, descendue des montagnes, s'était

jointe à l'armée de Cuesta, et la renommée l'avait grossie. Napoléon oubliant que lui-même avait ordonné les expéditions de Valence et de l'Andalousie, que le non succès de la première l'avait irrité, qu'il avait défendu que Dupont, arrêté dans sa marche, repassât la Sierra - Morena, et qu'il avait ordonné le mouvement des divisions Vedel et Frère, s'irrita de voir les cent mille soldats qu'il avait en Espagne ne présenter nulle part une masse imposante, parce qu'on les avait éparpillés partout. Toutes ses forces morales, toutes les facultés de son ame se portaient sur le point stratégique où il lui paraissait qu'allait être décidé le sort de l'Espagne. « Le coup qui » serait porté au maréchal Bessières, disait-il, » dans une instruction écrite sous sa dictée » pour la gouverne du général Savary, ce coup » donnerait le tétanos. Qu'importent aujourd'hui Valence et l'Andalousie ? La seule » manière de renforcer Dupont, c'est d'envoyer des troupes à Bessières. Il n'y a pas un

» habitant de Madrid , pas un paysan des
 » vallées qui ne sente que l'Espagne tout
 » entière est dans les mains du maréchal
 » Bessières.... Quel malheur que dans cette
 » grande affaire on se soit donné volontaire-
 » ment vingt chances de moins pour le succès!»

AFIN de ne pas encore aggraver la situation, on fit partir de Madrid pour Valladolid, sous les ordres du général de brigade Lefebvre, une colonne de deux à trois mille hommes, dont faisait partie la garde impériale. D'autres troupes se portèrent au-devant du roi Joseph pour renforcer son escorte. On établit un bataillon dans le château de Ségovie qui fut mis en défense. Savary se tint prêt à marcher avec les trois divisions de Morlot, de Frère et de Musnier, et avec la cavalerie de Caulaincourt et de Wathier, troupes qui étaient à Madrid ou qui s'en rapprochaient à deux marches. On envoya à Dupont l'ordre de repasser les montagnes, et de se rapprocher assez de Madrid

pour être en mesure d'arriver dans cette capitale avant les armées espagnoles, dans le cas où celles-ci seraient victorieuses.

Blake et Cuesta furent battus à Medina de Rio-Seco. Napoléon, apprenant la victoire, s'écria : « C'est Villa-Viciosa, Bessières a mis » Joseph sur le trône ¹. »

Pour justifier son mot, l'Empereur combla de faveurs la petite armée victorieuse, et or-

¹ La comparaison manquait de justesse. A Villa-Viciosa, le duc de Vendôme et Philippe V combattaient à la tête des Espagnols contre les étrangers. A Medina de Rio-Seco, la cause de Joseph était défendue par les étrangers contre les nationaux. A Villa-Viciosa, on jouait le sort de l'Espagne. Presque toutes les forces militaires employées dans la Péninsule étaient réunies sur le même champ de bataille, tous les intérêts concentrés, l'affaire décisive. Medina de Rio-Seco était un point dans l'espace, une escarmouche entre deux détachemens; elle n'a pas mis Joseph sur le trône; elle lui a ouvert les portes de Madrid.

donna de reprendre l'attitude offensive qu'on avait un mois avant la bataille. Pour lui, content d'avoir trouvé un prétexte plausible de s'éloigner d'un théâtre qui réveillait en lui des souvenirs pénibles, sans lui offrir les moyens de les effacer avec de la gloire, il quitta Bayonne dans la nuit du 21 au 22 juillet.

CEPENDANT des troupes françaises passaient encore les Pyrénées, et, pour achever de pacifier la Péninsule, un nouveau détachement de quatre régimens d'infanterie et de deux de cavalerie fut appelé de la grande armée; on fit venir du grand-duché de Varsovie, neuf mille hommes d'infanterie polonaise qui passèrent au service de la France. Le protecteur de la confédération du Rhin prescrivit au prince primat, aux grands-ducs de Baden et de Hesse-Darmstadt et au duc de Nassau, de lui envoyer chacun un régiment d'infanterie et une batterie d'artillerie. La garde que Joseph avait à Naples se mit en marche pour le joindre dans son

nouveau royaume. Milan, Naples et la Toscane durent aussi fournir un contingent, cela formait un total de quarante mille hommes destinés à grossir l'armée française pendant les trois mois qui allaient suivre le départ de l'Empereur. Nous allons voir que ce renfort était insuffisant, et que l'insurrection espagnole n'avait pas été éteinte dans les champs de Rio-Seco.

ANDUJAR, où le général Dupont s'était arrêté après avoir évacué Cordoue, est une ville située sur la rive droite et au bord du Guadalquivir, à 14 lieues d'Espagne (20 de France) du Puerto del Rey, laissant en arrière plusieurs chemins de voiture qui débouchent de ce passage principal de la Sierra-Morena, et particulièrement la route royale de Madrid à Grenade. La position d'Andujar est par elle-même d'une mauvaise défense dans la saison où le Guadalquivir a des gués et où les points de défense se multiplient d'une manière indéterminée. Le général en chef entreprit de la